

STRONG, Cyril W., *My Life as a Newfoundland Union Organizer: The Memoirs of Cyril W. Strong, 1912-1987*. St. John's, Committee on Canadian Labour History, 1987. 166 p. 10,95 \$

Jean-François Cardin

Volume 42, Number 2, Fall 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304701ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304701ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cardin, J.-F. (1988). Review of [STRONG, Cyril W., *My Life as a Newfoundland Union Organizer: The Memoirs of Cyril W. Strong, 1912-1987*. St. John's, Committee on Canadian Labour History, 1987. 166 p. 10,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(2), 308–310. <https://doi.org/10.7202/304701ar>

STRONG, Cyril W., *My Life as a Newfoundland Union Organizer: the Memoirs of Cyril W. Strong, 1912-1987*. St. John's, Committee on Canadian Labour History, 1987. 166 p. 10,95\$

Depuis une quinzaine d'années, le nouveau courant d'histoire ouvrière au Canada anglais, qui s'est principalement développé autour de la revue *Labour/Le travail* sous l'impulsion des Greg Kealey, Brian Palmer et autres, nous faisait voir notre histoire ouvrière et syndicale sous un jour nouveau. Le nouveau héros n'était plus le leader syndical ou le politicien ouvrieriste, mais le simple travailleur de la base, le militant anonyme, chez qui on avait détecté, très loin, inconsciemment enfoui, une conscience de classe authentique et une révolte viscérale contre le système de production capitaliste. En conséquence, l'intérêt pour l'étude des organisations syndicales traditionnelles avait fortement diminué et, plus particulièrement, la cote du syndicalisme «d'affaires» était nettement à la baisse.

Dans cette optique, la publication par Greg Kealey (sous l'égide du Committee on Canadian Labour History) des mémoires de Cyril Strong, un organisateur syndical de l'AFL puis du CTC, peut surprendre à prime abord. Certes, Strong n'est pas une vedette du mouvement ouvrier canadien, même à Terre-Neuve, sa patrie, où il a oeuvré toute sa vie. Il est de ces humbles tâcherons qui, dans l'ombre, ont contribué à implanter le mouvement syndical dans un environnement physique et social plutôt hostile à son expansion.

Décédé en 1987, à l'âge de 75 ans, l'auteur a consacré les dernières années de sa vie à rédiger ses mémoires. Cet ouvrage posthume constitue un témoignage de première main sur le travail quotidien d'un organisateur syndical, truffé d'anecdotes et de renseignements en apparence banals et triviaux, mais d'un intérêt non négligeable pour le chercheur. Organiser une section locale, aider ses officiers à préparer la prochaine négociation, subir l'hostilité des compagnies dans les petites «company towns» qu'elles dominent, appuyer une grève tout en évitant que la colère et la frustration des travailleurs ne dégénèrent en violence, vérifier la comptabilité, assister aux congrès des fédérations, siéger sur des comités gouvernementaux, tous ces aspects, ailleurs abordés trop souvent sous un angle théorique, prennent ici vie à travers l'expérience de ce vieux routier dont la carrière syndicale s'étend de 1941 jusqu'à sa retraite en 1977.

Dans le premier chapitre, l'auteur relate son enfance, rendue difficile par le décès prématuré de son père. Par manque d'argent, il dut quitter définitivement l'école à l'âge de 16 ans et, après mille et un emplois, commença à travailler comme «bellboy» dans un hôtel à dix dollars par mois, plus les pourboires...

C'est dans l'hôtellerie où il travaillera jusqu'en 1949 qu'il eut ses premiers contacts avec le syndicalisme (chapitre 2). En 1941, face à une inflation galopante et voyant d'autres travailleurs s'organiser à travers le pays, C. W. Strong et ses compagnons de travail mirent sur pied la Hotel Workers Protective Union, affiliée à la FAT, et dont Strong devint le président. L'année suivante, il devint secrétaire du St. John's Trade and Labour Congress puis, en 1945, son trésorier. Parallèlement, il s'impliqua activement au sein de la Newfoundland Federation of Labour (FAT). C'est durant ces années qu'il vécut ses premiers succès et déboires en tant qu'organisateur syndical.

L'entrée de Terre-Neuve au sein de la fédération canadienne, en 1948-1949, fit redouter à la NFL la venue massive d'un concurrent agressif et ambitieux: le CCT. Déjà, depuis quelques années, les unions COI faisaient activement du maraudage dans plusieurs secteurs. Le congrès de 1948 de la NFL, où il fut décidé de lancer une vaste campagne d'organisation, marqua une étape importante de la carrière de l'auteur (chapitres 3 et 4). Strong laissa son emploi à l'hôtel et devint, à compter de 1949, organisateur à temps plein de la FAT. Sa première tâche consista à intégrer directement à la FAT ou à une fédération affiliée de nombreuses sections locales indépendantes et jusque-là isolées par manque d'intérêt et d'effort de la part des grandes fédérations (chapitres 5 et 6).

Strong consacre le septième chapitre à l'organisation des travailleurs des pêcheries, une industrie qui prendra beaucoup d'expansion après le rattachement de la province au Canada. À cause de l'isolement inhérent à leur travail et de l'esprit d'indépendance qui les caractérise, les pêcheurs se montrent plus difficiles à syndiquer que leurs collègues des usines de transformation. Mais dans les deux cas, il faudra de nombreuses années d'efforts, ponctués de cuisants échecs, pour arriver à intégrer au mouvement syndical ces travailleurs parmi les plus exploités.

La célèbre grève qui opposa en 1959 les bûcherons affiliés aux International Woodworkers of America au premier ministre Joey Smallwood nous est racontée de l'intérieur par l'auteur, devenu entre-temps à l'emploi du nouveau CTC (chapitre 8). Fermement décidé à ne pas laisser s'implanter ce syndicat militant et «américain», Smallwood ira jusqu'à créer de toutes pièces un nouveau syndicat contrôlé par le gouvernement, et força les bûcherons, par un odieux chantage, à quitter les IWA et à y adhérer. Par la suite, une fois les IWA chassés de sa province, Smallwood fit affilier «son» syndicat à une union rivale, bien que membre de la même organisation, la Fraternité unie des charpentiers-menuisiers d'Amérique, pourtant un autre syndicat «américain»... S'il critique l'attitude antisyndicale de Smallwood, Strong relève également sans complaisance les erreurs de tactique des dirigeants de la grève et le manque d'unité du mouvement syndical dans toute cette histoire.

Dans les deux derniers chapitres, Strong fait état des nombreux aspects plus terre à terre de son travail dont certains, comme les problèmes de transport et la législation des relations de travail, sont particuliers au cas terre-neuvien. Le style de l'auteur, sans être d'un haut niveau littéraire, n'est jamais ennuyeux et distille constamment un humour stoïque et inébranlable que l'on est tenté d'attribuer aux habitants de la plus isolée des provinces canadiennes. Car de l'humour, je suppose qu'il en fallait une bonne dose pour exercer ce métier sur cette île au relief capricieux et au climat imprévisible. Strong prend plusieurs pages, agrémentées d'anecdotes savoureuses, pour expliquer les nombreux problèmes logistiques que lui causait la préparation de ses visites aux sections locales éloignées. Ces tournées prenaient parfois l'allure de véritables expéditions, compte tenu du manque de communications entre les différentes parties de l'île. Souvent, il lui fallait combiner la route, le traversier et l'avion pour atteindre une petite communauté reculée aux prises avec une entreprise récalcitrante.

Chez Strong, pas de discours idéologique, pas de révolte contre le système, pas de discussion sibylline sur la valeur respective de la FAT et du COI. En revanche, on trouve chez lui une persévérance et une patience hors du commun, mais surtout, une honnêteté et une droiture absolues, conjuguées à un sens profond de la justice sociale. Bref, une vie d'action consacrée au service des autres, qui devrait faire remettre en question l'image négative que l'on a trop souvent attribuée à une tradition syndicale qualifiée avec un certain mépris «d'affairiste».

*Département d'histoire
Université de Montréal*

JEAN-FRANÇOIS CARDIN